Famille Alexandre - Tardy
Souvenirs de famille et de guerre, 1939-1945

Eliane, fille de Léon et Marcelle Tardy, raconte les années de guerre passées en famille à Grangues, petite commune du Calvados située en campagne, à quelques kilomètres de Dives-sur-Mer et de Cabourg.
Dès 1940, Léon Tardy accueille des soldats anglais rescapés de l'encerclement de Dunkerque. Puis, à la suite de la déclaration, il s'engage dans la Résistance. Arrêté en mars 1944, comme membre du réseau Zéro France, solidement implanté à Dives-sur-Mer, il sera déporté et décèdera le 1er Mai 1945. De très nombreuses décorations lui furent décernées à titre posthume. Ce récit a été écrit 60 ans après la Libération.

Mes parents se sont mariés en 1920. Quatre enfants sont nés de cette union, je suis la deuxième de la famille ; Andrée est l'ainée, puis moi, Eliane, suivie six ans après par Claude et de nouveau six ans après par Christian. Mes premières années se sont passées à Paris, où mon père était Gardien de la Paix. Je venais d'avoir huit ans lorsque nous sommes partis vers l'inconnu. Trois années d'essais catastrophiques ont suivi ce départ. Puis, sur les conseils d'un ami fidèle, nous sommes arrivés en Normandie. Mon père travaillait comme régisseur chez un gros industriel qui venait d'acheter une propriété où il fit d'énormes travaux, si importants que nous eûmes la visite des agents de la surveillance du territoire. Cela se passait entre 1936 et 1938.

Peu de temps avant le certificat d'études - nous étions 14 à être présentés à Pont-l'Evêque -, notre instituteur, un « grand gazé » de la Première guerre mondiale, nous parla des risques latents d'une nouvelle guerre à cause d'un certain Hitler. Je pense que beaucoup d'entre nous n'ont pas compris la gravité de ce qu'il nous expliquait car à cette époque là, les enfants ne lisaient pas les journaux, les postes de radio TSF étaient rares, et les parents, très discrets, ne parlaient pas de leurs soucis devant leurs enfants (en tout cas, pas à la maison).

En 1938, c'est la fin de mes études et j'obtiens mon certificat : 1ère du canton sur 130 élèves. A la fin de l'année 1938, le patron de mon père, qui était « très bien renseigné », lui expliqua que la guerre serait de courte durée et que s'il avait de l'argent de côté, il serait prudent de la placer. Ce que fit mon père qui loua une petite ferme à Grangues, acheta vaches, poules et lapins, et nous installa, maman, moi, Claude et Christian ainsi que Marcel qui était arrivé chez nous comme petit commis de culture au mois de février 1939, gardant Andrée près de lui. De cette façon, il pouvait avoir une rentrée d'argent jusqu'à la déclaration de guerre, ce qui se produisit le 3 septembre 1939.

Je dois préciser qu'à la ferme, il n'y avait ni eau ni électricité, il fallait donc tout transporter. Très vite, un petit âne fut acheté pour nous venir en aide. La famille étant au complet, mon père trouva un emploi de mécanicien dans un garage à Cabourg, ma mère et Andrée s'occupaient de la maison, je m'occupais des animaux, poules, lapins, dindons, moutons, et de la traite des vaches par moitié avec Andrée. Il fallait aussi tourner l'écrémeuse et faire le beurre donc beaucoup d'occupation, Marcel ayant la charge de l'entretien de la ferme et de faire le bois pour la maison.

Et ce fut la période de la « drôle de guerre », où, malgré la mobilisation générale (mon père partit très vite, mais avec quatre enfants et compte tenu de son âge, il fut libéré), il ne se passait rien : les Allemands n'attaquant pas, les armées alliées attendaient tranquillement. Puis ce fut la foudroyante attaque du 10 mai 1940, Belges et gens du Nord fuyant sur les routes devant l'avance allemande. Comment oublier ces gens poussant landau et poussette, chargés de valises, d'enfants fatigués et ayant la peur sur leur visage ? Les Italiens se mirent de la partie en mitraillant les convois de réfugiés qui fuyaient, et ceci en plein centre de la France.

En juin 1940, tout était fini et ce fut l'Appel du 18 juin depuis Londres. Ce jour-là, quittant son travail, mon père revint à la maison avec 50 kg de farine et autre ravitaillement. Il nous dit que c'était l'invasion et l'occupation, qu'il n'acceptait pas, l'ayant déjà subi de 1914 à 1918 (c'est au cours de cette première période de sa vie que, libéré dans le Nord par l'armée anglaise, il apprit cette langue ainsi que l'espagnol), et sachant ce que nous allions supporter il prenait quelques précautions, nous interdisant de toucher à ces provisions pour le moment.

Et l'occupation commença. Au début les soldats allemands se donnèrent beaucoup de mal pour se faire accepter, mais sous la cendre couvait le feu. Le 10 juillet au matin, un voisin cultivateur vint demander à voir mon père, accompagné de deux hommes dont les vêtements étaient en très mauvais état et dont il ne comprenait pas un mot de ce qu'ils disaient. Sachant que mon père connaissait l'anglais, il espérait savoir d'où ils venaient et surtout qui ils étaient. Jim et Harold firent de cette façon leur entrée chez nous. Tous les deux fuyaient devant l'armée allemande, n'ayant pu rembarquer à Dunkerque et depuis plus d'un mois ils se cachaient, terrorisés à l'idée d'être vus, ayant vu leurs camarades assassinés sous leurs yeux, en se nourrissant comme ils pouvaient. Mon père leur fit de faux papiers, les déclarant « bretons » car à cette époque, peu de Bretons parlaient français. Il les habilla comme des ouvriers saisonniers, puis il leur confia de petits travaux afin de mieux les protéger. Ils eurent une chambre secrète et le temps s'écoula, avec quelques aventures si l'on peut dire en de telles circonstances (par exemple : Jim qui était allé à la ferme de l'autre côté de la route, fut accosté par un officier allemand qui lui demanda la route pour aller au château. Sans se démonter, il lui expliqua comme il put, et l'Allemand, qui ne parlait pas français, n'y vit que du feu).

Nous étions chargés désormais d'aller chercher l'eau de consommation, Jim avec moi, Harold avec Andrée. Ce jour-là, c'était mon tour et, passant devant une petite maison au bord de la route, nous voilà arrêtés par l'habitant qui, je pense, avait compris. Il nous offrit à boire ; j'ai eu beau refuser, invoquer le temps, dire que nous étions pressés, rien n'y fit et croyant boire du vin blanc, un petit verre pour moi, un grand pour Jim, horreur ! C'était du calvados que Jim, très poli, but jusqu'à la dernière goutte. Nous voilà repartis, mais au retour, l'alcool ayant fait son effet, Jim chantait à tue-tête en anglais malgré mes exhortations au calme. Je n'eus d'autre recours que de retourner à la ferme à travers les herbages, le risque de rencontrer des Allemands étant trop grand. Je vous laisse imaginer l'accueil que nous reçûmes…

Une autre fois, revenant très sagement, nous fûmes abordés par des Allemands qui nous demandèrent quelque chose et sans perdre son sang-froid, Jim leur répondit et fut aussitôt remercié. Je me suis demandée ce qu'ils avaient pu se dire et aussi ce que les Allemands auraient pensé s'ils avaient su à qui ils s'adressaient ?

Le temps passe, le climat s'aggrave et l'on commence à parler d'arrestations, d'exécutions. Lentement la Résistance prend de l'ampleur. Mon père commence à chercher un réseau d'évasion pour faire partir Jim et Harold. En mars 1941, il trouve une solution pour Jim et part avec lui. Le jour-même, alors que ma mère et moi-même sommes seules, on vient nous prévenir que les Allemands vont venir perquisitionner la maison. Aussitôt ma mère me dit de partir avec Harold chez des cultivateurs que nous connaissons qui ont aussi deux Anglais chez eux. Hélas ! Arrivés sur place, nous apprenons que, se sentant surveillés, ils ont réussi à faire partir les deux hommes. Donc, retour vers la maison, mais fatigués, nous perdons notre route (c'était assez loin : 15 km environ). Il fait nuit et chaque fois que nous entendons le bruit des bottes, nous plongeons dans les fossés. Enfin, dans le noir nous apercevons une maison où je vais demander la direction. Le brave homme qui ouvre me reconnait et m'explique comment rentrer sans passer devant le poste de garde qui se trouve sur notre route. Ouf ! Nous voilà rentrés. Celui qui a entendu le bruit des bottes allemandes

ne peut pas l'oublier. Au moment où j'écris ceci de mémoire, je l'entends encore et 60 ans se sont écoulés...

Le lendemain, nous avons appris que notre voisine se trouvant à Dives avait dit dans un café : « Ils ne sont pas si malins que ça les Allemands, moi, je sais où se cachent deux Anglais ». Une oreille malveillante passait par là. Aussitôt arrêtée, cette femme dit ce qu'elle savait et voici le résultat ! Le lendemain, à peine étions-nous rentrés de la traite des vaches que les Allemands étaient là, entourant la maison en quantité. Voyant ce déploiement, ma mère dit à Harold « Vite, allez vous cacher ». Il disparut aussitôt ; il était temps, la maison était cernée. L'officier, une fois entré, demanda à ma mère : « Nous savons que vous cachez des Anglais, nous allons fouiller la maison ». Aussitôt dit, aussitôt fait, mais malgré cela, ils ne trouvèrent rien ! Même pas la chambre secrète... « Où sont les deux hommes qui nous ont été signalés ? » - « Vous parlez des saisonniers ? Ils sont repartis car nous n'avions plus de travail pour eux », répondit ma mère, très maîtresse d'elle-même.

Notre surprise fut extrême lorsque nous étant assurées qu'aucun Allemand n'était resté dans les parages, nous avons cherché Harold. Complètement affolé, il avait ouvert une porte au hasard et s'était caché sous le lit des parents. Il avait vu les bottes des Allemands tourner autour du lit, mais ils n'ont pas pensé à se baisser. Quelle frayeur il avait eue !

Le soir, rentrant à la ferme, mon père décida de faire partir Harold par la même filière que Jim. Ce ne fut qu'à la Libération que nous apprîmes ce qui leur était arrivé.

Un peu de calme était revenu ! Mais cela n'a pas duré, car les Allemands ayant besoin d'ouvriers commencèrent à réquisitionner les ouvriers d'usine Renault-Citroën et d'autres, si bien qu'un afflux de jeunes hommes passèrent par la ferme, suivis très vite par des aviateurs abattus par la DCA. Les communistes, les juifs, les tsiganes étaient également pourchassés, et ce n'est qu'après la Libération que nous sûmes les tortures que ces gens avaient subies.

La Résistance prenait de la force, des réseaux se formaient, en même temps que la situation s'aggravait avec des restrictions de toutes sortes, l'occupant prenant tout. Impossible d'avoir des chaussures autrement qu'avec des semelles de bois articulées, ni de pneus pour les bicyclettes, la demande étant toujours refusée. Un jour, Marcel ayant beaucoup grandi et ses pantalons étant devenus trop petits et usés jusqu'à la corde, il fit une demande au motif que son pantalon était hors d'usage, trop petit et très usagé. Réponse : « Refusé car en état de servir ». Pas de sucre, pas de chocolat, pas de savon *etc*… Pain réduit selon l'âge et ainsi de suite pout tout, et encore, nous étions dans une ferme alors nous avons moins souffert ; ce n'était pas le cas pour les gens de ville.

Et la Gestapo s'installa à Caen. Pour cacher ses activités de résistant, mon père fit de l'abattage clandestin, Marcel l'aidant et transportant des colis destinés à Paris, les réfugiés de passage prenant le relais et effectuant certains travaux à la ferme ou attendant d'être cachés ailleurs. Marcel revint un jour avec un pigeon voyageur dans sa musette. Il avait peur que le pigeon se mette à roucouler au moment où il passait devant les sentinelles (où que nous allions, il y avait toujours au moins un poste de garde). Heureusement, il n'en fut rien. Alertée par des bruits bizarres, le matin, j'ai ouvert la fenêtre de ma chambre et j'ai assisté à l'envol de ce pigeon - qu'il était beau dans le soleil levant, car il faisait très beau ce matin-là. Quelques jours plus tard, un message annonçait qu'il était bien arrivé à destination et l'expression de joie sur les visages de mon père et Marcel en dit plus long que des paroles.

Puis un jour, Marcel reçut son ordre de réquisition pour l'Allemagne et ce fut le départ. Quel vide ! Depuis toujours, il était là. Il partit dans la Sarthe. Albert et Gustave étaient arrivés, puis Roger. Tous refusaient le travail obligatoire. Roger repartit très vite, décidé à rejoindre Londres ; il réussit mais fut tué en Tunisie au cours du combat contre les troupes de Rommel. Yves, un tailleur juif, le remplaça et ce fut lui qui fut chargé de toute la couture à la maison, ce qui soulageait un peu ma mère dans son travail. Yves, alors qu'il

courait aussi vite qu'il le pouvait dans une rue de Paris, avait été happé par mon père et caché chez des amis en attendant de faux papiers qui lui permettraient de venir se cacher à la ferme. Lui aussi repartit très vite.

En plus de jeunes Français, pendant toute cette période, passèrent chez nous : deux Américains, trois Canadiens, un Norvégien et des messages annoncèrent leur bon retour en Angleterre. Puis nous eûmes deux visites extraordinaires, la première fut celle d'un homme qui se présenta un soir comme le « Lion de Belfort ». Il passa la nuit à la ferme et disparut comme il était venu. Désirant savoir qui il était, après la guerre, j'ai fait des recherches qui ont abouti presque trente ans plus tard. C'était l'envoyé du Réseau de la police parisienne, dirigé par le Colonel Roll Tanguy. Ce réseau fut exterminé par la Gestapo à la libération de Paris et c'est par l'un de ses rares survivants que je connais cette histoire.

La deuxième visite fut beaucoup plus dramatique. Alors que mon père était parti à Paris, nous vîmes arriver un soldat allemand qui nous dit avoir appris que, comme il ne voulait pas aller sur le front russe, nous pourrions faire quelque chose pour lui. Il se disait alsacien, et il est vrai que beaucoup étaient enrôlés de force dans l'armée allemande. Devant le risque énorme que cela représentait (nous savions que les SS essayaient d'infiltrer la Résistance), nous avons fait comme si nous ne comprenions pas de quoi il parlait et malgré ses supplications, il a dû repartir en pleurant. Je sais que ma mère s'est toujours demandé si elle avait bien fait. C'est très longtemps après la Libération, que nous avons appris qu'une famille de Cabourg avait reçu le même genre de visite : leur maison avait été dévastée, les enfants battus et le père arrêté puis fusillé.

Fin 1943, c'est le mariage d'Andrée et Albert dans la plus stricte intimité, les circonstances ne se prêtant pas à de grandes festivités. Puis mon père fit revenir Marcel, il ne pouvait pas s'habituer à son absence. Evidemment, le risque était grand mais tout se passa bien. Tant bien que mal, 1943 se terminait.

1944 commence, année terrible s'il en fut. Plus le temps passait et plus la vie devenait difficile : vérification d'identité, laissez-passer pour se déplacer, et surtout la terrible Gestapo qui sévit. Mais aussi les coups de main de la Résistance. Le ravitaillement est de plus en plus difficile, même les tickets ne permettaient pas d'acheter l'indispensable. On a l'impression qu'il va se passer quelque chose de grave, mais où et quand ? Le mur de l'Atlantique prend de l'ampleur, des hommes de tous âges sont réquisitionnés pour aider à sa construction (dans l'Organisation Todt). Grangues est truffée de souterrains et on ne peut pas faire trois pas sans rencontrer des soldats (nous sommes situés à 4 km de la mer et coincés entre deux états-majors – un au château et l'autre au Mont dit-Mont - et la tension monte).

Et ce fut cette terrible journée du 26 mars 1944. Tôt le matin, la Gestapo est venue arrêter mon père. Marcel était dans la cour et il a eu la chance de n'être pas connu et donc, pas dénoncé comme résistant ni même comme réfractaire au STO. Le réseau entier fut anéanti, soit 27 membres rien que pour Dives et Cabourg [*il s'agit du réseau Zéro-France de Dives-sur-Mer*]. Quatre seulement connurent la Déportation, dont leur chef, le pharmacien Lepeu.

A nouveau, le temps passe et plus personne ne vient. Même certaines personnes se disant nos amis ne nous connaissent plus, la méfiance est de rigueur, et elle se comprend…

Une fois par semaine, il faut aller à Caen porter du linge propre à la prison et je ne peux oublier ce jour où demandant un droit de visite (cela était autorisé), deux officiers allemands se sont moqués ouvertement de moi en ricanant. Bien entendu nous ne l'avons jamais obtenu. C'est en vélo que j'allais à Caen, car les horaires de car ne correspondaient pas et de plus c'était trop coûteux. Nous n'avions que très peu de temps pour l'échange de linge qui se faisait sur appel. Malgré le risque encouru, nous avions trouvé le moyen de correspondre et si malins qu'ils soient, les allemands ne l'ont jamais découvert.

J'ai oublié de dire que nous avions acheté un cheval car pour faire les foins, transporter du bois et aussi aller à Dives au marché, cela était devenu nécessaire. Ce cheval était superbe et s'appelait Vaillant. De plus il détestait les Allemands et ne se laissait pas approcher par eux.

Le 5 juin, Marcel est réquisitionné avec le cheval et son équipement pour planter les « asperges à Rommel » sur la plage de Villers-sur-Mer et nous sommes seules à la ferme avec Claude, 14 ans, et Christian, 8 ans, quand se déclenche un violent bombardement. Des avions volant à basse altitude tirent des planeurs (on pouvait voir malgré la nuit les filins de remorque) et la vue sur Caen qui brûlait est terrifiante *[il s'agit vraisemblablement du bombardement massif de la batterie de Merville]*. C'est si impressionnant que nous avons décidé de rejoindre les voisins dans leur abri, situé dans un ravin profond en bas de notre pré. Nous avons rassemblé ce qui nous semblait précieux, papiers et vêtements indispensables puis nous avons ouvert les portes donnant sur l'arrière de la maison et c'est à ce moment-là que nous avons vu des ombres courir et des balles traçantes. Le ciel était rempli de lueurs inquiétantes et nous avons jugé une sortie beaucoup trop dangereuse pour le moment. Le restant de la nuit, nous sommes restés sur le qui-vive. Le lendemain nous avons appris que les Alliés avaient débarqué.

Que dire de la suite des événements ? Il faut soigner les bêtes, faire le foin malgré les rafales d'obus plusieurs fois par jour. Le plus terrifiant étant les tirs de marine, dont nous entendions le départ, puis plus rien jusqu'à l'arrivée de l'obus. Alors gare aux éclats, certains pesant plus de 7 kg *[bien plus !]*. Des milliers d'avions passaient au-dessus de nous, et non seulement la DCA leur tirait dessus, mais il y avait aussi des batailles de chasseurs. Je me souviens du jour où trois avions sont tombés d'un seul coup et cela fait froid dans le dos quand on les voit arriver sur soi. Que faire ? Mais il faut vivre, sans oublier non plus le risque que court Marcel toujours parmi nous malgré ses faux papiers. Marcel va se trouver protégé car beaucoup de bêtes étant blessées, il fallait les abattre et le Maire de Grangues le commit d'office pour ce travail en lui fournissant les papiers nécessaires à cet effet.

Et c'est l'évacuation totale de Dives, Cabourg et Houlgate, exigée par les Allemands. Nous voyons arriver des réfugiés qui espèrent que ce ne sera pas long et ne veulent pas aller trop loin. Voilà donc avec nous une famille de cinq enfants, une religieuse et deux personnes de Cabourg, tout ce monde se logeant le mieux possible dans les étables. Marcel est revenu de Villers, renvoyé avec le cheval par les Allemands. Il n'a jamais pu se rappeler la route ni ce qu'était devenu le soldat qui les accompagnait. Bien sûr il n'est plus possible d'aller à Caen où la bataille fait rage tout autour et où l'on dit que les destructions sont énormes et d'ailleurs, il est interdit de se rendre dans cette zone.

Juin se passe ; le 14 juillet voit de nouvelles arrestations, 21 au total, et ce n'est que bien plus tard que les malheureux ont été retrouvés au fond de trous de bombes à Saint-Pierre-du-Jonquet *[il s'agit d'un charnier où les corps ont été jetés après exécution sommaire]*. Les SS sont de véritables barbares.

Et puis nos réfugiés décident que ce n'est pas normal de ne pas avoir d'abris et se mettent à en faire un. Ils creusent, étayent au fur et à mesure, installent au mieux l'intérieur. Il est superbe avec un toit recouvert d'une grosse quantité de terre. Cela les occupe et c'est très réconfortant, seulement un soldat allemand passe par là et fait un signe de croix en disant « cimetière ». Nos réfugiés ayant trouvé un autre gîte plus confortable sont repartis. C'est tout à côté de cet abri que sont tombés des obus qui, par chance, n'ont pas explosé. Et finalement seuls les Allemands se sont servis de cet abri.

Août est arrivé, l'on sent à la nervosité de nos occupants que la fin n'est pas très loin et c'est l'ordre du 19 Août : il nous faut vider complètement la maison. Nous avons une heure pour le faire, puis nous devons partir, ce que ma mère a refusé catégoriquement, nous nous demandons bien pourquoi ! Notre maison n'a pas une si grande importance… Enfin, avec l'aide des voisins, tout est dehors, mais intrigués par ce remue-ménage, les chasseurs anglais se mettent à tourner au-dessus de la cour et voilà les officiers allemands complètement affolés qui disent : « Vite, vite, ranger tout ! ». Comme si c'était facile ! Et nous voilà dans la même situation que nos réfugiés… L'officier qui voulait que nous partions nous a expliqué que c'était dangereux de rester, ce à quoi ma mère a répliqué : « C'est d'ici que mon mari est parti, et c'est là qu'il me retrouvera ! ».

Quelle surprise le 21 août au matin ! Il n'y avait plus personne ; ils avaient pris notre pauvre Jeannot et sa carriole, et nous n'avons jamais su ce qu'il était devenu. Mais ils n'avaient pas réussi à attraper Vaillant, ce cheval plutôt ombrageux qui ne pouvait pas les voir. C'était heureux pour nous ! Les bâtiments étant pleins de meubles, il était en liberté à l'herbage. Toute la journée qui a suivi ce départ, nous avons subi des bombardements intensifs et hélas, plusieurs victimes civiles ont payé de leur vie ce triste jour dont nous ne savions pas qu'il nous apportait la Liberté, mais pas encore la fin de la Guerre.

Comment expliquer ce que nous avons ressent après ces semaines si épouvantables ? Plus de rafales d'obus, plus de bruit, plus d'Allemands, mais cette chaleur, et ces colonnes de moustiques dues aux bêtes mortes dans les marais : nous sommes dévorés et ils nous empêchent de dormir. Sans oublier ce terrible souci au sujet de notre père. Comme depuis le 6 juin, il est toujours impossible d'aller à Caen, ce n'est qu'au milieu du mois de septembre que j'ai pu me rendre jusqu'à la prison et là, on peut seulement me dire qu'il a été transféré le 5 juin dans l'après-midi. Tous ceux qui restaient le 6 juin ont disparu sans laisser de traces, nul ne sait dans quelle direction ils ont été emmenés et, aujourd'hui, malgré les 60 ans écoulés, c'est toujours le même silence *[ces gens, 75 à 80 personnes, ont été assassinés par la Gestapo et l'armée allemande dans la journée du 6 juin. Les traces écrites ont été détruites et les corps, d'abord enterrés dans la cour de la maison d'arrêt de Caen, exhumés et emportés vers une destination qui reste inconnue à ce jour.* Cf *le livre de Jean Quellien et Jacques Vico,* Massacres nazis en Normandie. Les fusillés de la prison de Caen*, Corlet, 2004]*.

Andrée, très inquiète quant à ce qui a pu nous arriver, est venue avec le petit Jean, né en janvier 1944. Tout semble aller bien mais sont-ce les privations, la chaleur ? Elle a attrapé la diphtérie à l'hôpital de Caen où, comme la maladie est très contagieuse, il est interdit de les voir autrement que derrière des vitres. Puis voilà que notre mère se sent mal à son tour, et j'ai eu la plus grande frayeur de ma vie : je l'ai vue étouffer littéralement et c'est d'un seul jet que je me suis rendue à Cabourg chercher le médecin en très grande urgence (en 1944, seul le château avait le téléphone). Heureusement le médecin était là et il partit aussitôt. Lorsque je suis revenue à la ferme il lui avait fait une piqûre et cela allait déjà mieux, le danger était passé. Dans les privations, le travail, les soucis, 1944 se termine, et toujours aucune nouvelle ! Les premiers mois de l'année qui suit n'amènent aucun changement et c'est l'appel sous les drapeaux, le jour même de l'Armistice, le 8 mai 1945, pour Marcel. Il ne manquait plus que cela pour améliorer la situation.

Et c'est l'arrivée de cette lettre à l'écriture si heurtée que nous comprenons aussitôt que c'est grave. C'est un déporté hospitalisé à Paris, mais en instance de départ pour la Suisse, qui veut voir ma mère mais hélas, comme elle était encore si fatiguée, c'est moi qui me suis rendue au Kremlin-Bicêtre. Je ne souhaite à aucun de ceux qui lisent ce récit de voir ce que j'ai vu et entendu ce jour-là. Je peux dire que ma vie entière en a été marquée. Il me suffit de

fermer les yeux et l'image de la salle où on m'a introduite resurgit. L'espoir que nous avions s'est définitivement évanoui.

Les mois passent, à nouveau marqués par différents événements qui ne marquent pas directement la famille et en janvier 1946, c'est le retour de Marcel, libéré des obligations militaires. Fiancés depuis deux ans, nous pensons à nous marier. Nous commençons démarches et préparations et fixons le 1er juin pour la date de notre mariage.

Parcours de mon père que nous avons pu reconstituer

Arrestation le 26 mars matin à la ferme. Puis départ pour Caen où il resta jusqu'au 5 juin dans l'après-midi avant d'être emmené au camp de Compiègne. Passage à Frankfort, où un déporté raconte lui avoir parlé, puis camp de Neuengame, au bord de la Baltique d'où il fuit devant les troupes russes en train blindé. Arrêt à Laudbostel, près de la frontière hollandaise, où il est décédé le 1er mai 1945. Ce récit m'a été fait par le déporté que j'ai rencontré à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre.

Voyage à Paris pour me rendre à l'hôpital Kremlin-Bicêtre – Juin 1945

On voyageait très difficilement à cette époque, peu de trains et des trains bondés. J'ai fait tout le trajet debout dans le couloir. Arrivée à Paris, il m'a fallu trouver la correspondance, j'avais pris beaucoup de retard et, lorsque je me suis présentée à l'hôpital, on a commencé par refuser de me laisser entrer. Mais heureusement, j'avais emmené la lettre que nous avions reçue. Imaginez un instant la salle immense où je fus introduite, environ 30 lits dans lesquels environ 30 cadavres vivants vous regardent, j'en ai encore froid dans le dos. Je suis conduite auprès de celui qui nous avait écrit, dans un état pareil aux autres, 1m80 pour 30 kg après avoir déjà reçu deux mois de soins, croyez-moi, il est difficile d'oublier. Cet homme m'a dit s'être trouvé dans deux camps avec mon père et avoir fait le dernier voyage avec lui. Atteint du typhus et libéré par les Anglais, il a eu la chance d'être mis dans un avion sanitaire et transféré en Angleterre, ce qui n'a pas été le cas pour mon père qui n'était pas malade car, ayant mangé tout ce qui lui tombait sous la main (même des écorces d'arbre) pour survivre, il avait mieux résisté. Croyant bien faire, les Anglais firent prendre une douche chaude et un bon repas aux déportés restés dans le camp. Le choc fut trop grand et 5 000 d'entre eux décédèrent en deux jours. Les Américains commirent la même erreur en libérant les camps, il faut comprendre qu'ils se sont heurtés à une telle horreur que tous, ils ont fait l'impossible pour soulager la souffrance.

Voici le triste récit de ce voyage, inutile de vous que je n'ai pas tout raconté à ma mère qui venait tout juste de se remettre de la diphtérie. J'avais 20 ans à ce moment-là…

Récit fait par Jim lors de sa dernière venue en France, le 14 juillet 2000

Après avoir échoué dans ses démarches auprès d'un pêcheur de Dives-sur-Mer qui avait accepté de nous conduire en Angleterre mais demandait en échange conserves, pain et surtout 25 litres d'essence, un autre réseau d'évasion fut trouvé et, accompagné de M. Tardy et M. Dupont, nous avons pris le train pour Paris. Là, nous avions un contact à qui je devais dire « Cabourg » et lui me répondre « Nogent-sur-Marne ». Je suis resté deux jours chez un ami policier de M. Tardy, puis je suis allé à Bourges, où je devais passer la ligne de

Démarcation. Au poste allemand où je présentais mes papiers, tout se passa bien mais au poste français, on a épluché tous mes papiers, posé plein de questions, puis à mes réponses un gendarme a dit : « Anglais ». Il a déchiré tous mes papiers, j'ai été mis dans un camp et transféré en Allemagne où j'ai passé le reste de la guerre. Dans le camp allemand, j'ai retrouvé Harold mais j'ignore son parcours.

Nous avons eu beaucoup plus de chance que les deux Anglais connus à Grangues qui eux, se sont fait arrêter à la frontière espagnole et ont été emprisonnés dans un camp franquiste où ils ont été maltraités. A son retour en Angleterre, James n'a pas survécu malgré les soins qu'il a reçus. J'ai revu son camarade aux cérémonies du 50ème anniversaire du Débarquement.